

## I

---

# Monnaie, commerce et population

### INTRODUCTION

L'expression « Moyen Age » (*Medium Aevum*) cache une multitude de réalités complexes. Ce n'est pas la faute de ceux qui l'ont inventée, car ils cherchaient à définir un modèle, parfaitement simple et direct, qui aurait été valable pour toute l'histoire, c'est-à-dire pour toute l'histoire qu'ils connaissaient. Cependant, des générations d'historiens ont tellement affiné notre compréhension de l'histoire interne de cette longue période qu'ils ont ôté à l'expression tout son sens : c'est une convention vide. L'adjectif « médiéval » est pour la même raison trop faible pour donner l'idée de complexités qui sont maintenant tellement évidentes. On reconnaît à peine dans l'Eglise du xiv<sup>e</sup> siècle l'héritage de celle du vi<sup>e</sup>. Qualifier l'une ou l'autre d'« Eglise médiévale » ne pourrait que semer la confusion, au lieu d'éclaircir. Il en serait de même si on voulait qualifier de « médiévale » l'agriculture, ou l'écriture, et ce serait encore vrai s'il s'agissait de monnaie, de commerce, ou de population.

De toutes les divisions internes du « Moyen Age » (*Medium Aevum*), la plus marquée est celle qui sépare l'ensemble de la période en deux parties, la césure étant au xi<sup>e</sup> siècle. C'est cette division qui a permis à Charles Homer Haskins de parler de « renaissance du xii<sup>e</sup> siècle », pour désigner les innovations intellectuelles de ce nouvel âge. C'est là le point central de l'étude de la société féodale par Marc Bloch, qui couvre environ cinq siècles d'histoire sociale et économique, de 800 à 1300.

Bloch repère au XI<sup>e</sup> siècle tant de changements fondamentaux, liés les uns aux autres, qu'il se sert de l'année 1050 pour diviser de façon approximative et souple les deux époques du féodalisme. « Non point brisure, certes, mais changement d'orientation, qui, malgré d'inévitables décalages, selon les pays ou les phénomènes envisagés, atteint tour à tour presque toutes les courbes de l'activité sociale. Il y eut, en un mot, deux âges 'féodaux' successifs, de tonalités fort différentes »<sup>1</sup>.

Examinant à nouveau la seconde époque, l'historien de l'économie Roberto Lopez fut poussé à lui donner le nom de « Révolution commerciale ». L'expression était heureuse : par l'analogie — voulue par Lopez — avec la Révolution industrielle, elle conduisait le lecteur à saisir immédiatement la profondeur des changements qui avaient pris forme à partir de l'an mil, ainsi que le caractère universel de leur propagation. Voyons les changements qui touchent particulièrement à notre sujet.

La période d'avant l'an mil est marquée par un déplacement presque incessant des peuples : ainsi les diverses tribus germaniques, les Huns, les Musulmans, les Slaves et les Scandinaves. Le désordre qui accompagne ces déplacements contribue au sentiment d'insécurité et d'instabilité, il exacerbe la faiblesse des organismes politiques (évitons de parler d'Etat pour l'Europe occidentale d'alors). Et il rendit impossible le fonctionnement régulier du commerce et des échanges, tel que les routes romaines autrefois l'avaient favorisé.

Les paysans forment la presque totalité de cette société; ils vivent sous la domination d'une élite minuscule de guerriers et de clercs. Les rares marchands sont des étrangers venus de la Méditerranée, qui transportent des marchandises exotiques en prenant des risques énormes et pratiquant des prix en proportion. L'économie, essentiellement agricole, atteint à peine un niveau de subsistance, et tout surplus est entièrement consommé par l'élite parasitaire.

La quantité de monnaie en usage avait décliné de façon spectaculaire depuis l'époque romaine, et la circulation des petites quantités qui en restaient était si ralentie qu'elle était presque imperceptible. Depuis le début de la période impériale, l'or avait coulé constamment d'ouest en est; au VIII<sup>e</sup> siècle, on cesse même de l'utiliser pour la frappe de la monnaie.

Cependant, les tissus, les peaux, les outils, les armes et les métaux précieux circulaient fréquemment et sur de grandes distances. Ce trafic ne vient pourtant pas de transactions commerciales; il est plutôt le fruit de la guerre, des razzias, du pillage et du butin. Le chef victorieux emporte tout ce que ses hommes peuvent transporter; et ce qu'il ne garde pas, il le distribue à ses fidèles compagnons et aux gardiens des centres

1. M. BLOCH, *La Société féodale. La Formation des liens de dépendance*, Paris, 1939, p. 97.